

---

# Entre-deux marseillo-maghrébin dans *Méchamment berbère* de Minna Sif

**Monique Manopoulos**  
California State University East Bay

## INTRODUCTION

Minna Sif, écrivaine née en Corse de parents marocains, donne dans son ouvrage *Méchamment berbère* une place prépondérante à la ville de Marseille et plus particulièrement à un quartier du centre-ville, celui de la Porte d'Aix, qui est aussi surnommé le "Quartier arabe". L'espace géographique limité dans lequel évoluent les personnages est un espace entre deux mondes distincts, celui des immigrés (surtout maghrébins) et celui des "non-immigrés". Par-là même, il représente l'espace/la séparation symbolique entre deux cultures. Cet entre-deux géographique, culturel, générationnel et même, si l'on peut dire, de stéréotypes de rôles féminin/masculin sera en fait un espace libérateur pour la protagoniste du roman, Inna. Dans son livre, Minna Sif réserve à ce quartier le rôle d'un personnage ayant les caractéristiques d'un entre-deux culturel dans lequel évolue – aux deux sens du terme, bouger et changer -Inna, la mère de la narratrice. C'est dans ce périmètre limité que, paradoxalement, cette dernière trouvera les outils dont elle aura besoin pour se libérer de la tutelle de la tradition, sans toutefois rejeter totalement sa culture maghrébine et, simultanément, se forgera un espace tout personnel au sein de la culture de l'Autre. Elle façonnera ainsi son individualité, libre des contraintes de départ, en tramant une multiplicité culturelle entre deux cultures de base.

## ENTRE-DEUX MARSEILLAIS

Avant de passer à l'étude proprement dite de cette géographie marseillo-maghrébine, il nous semble très important d'examiner les éléments qui font de Marseille une ville « pas comme les autres », une ville d'immigrés dont les particularités fascinent depuis des siècles, comme l'a dit Flaubert dans *Voyages aux Pyrénées et en Corse* : « Marseille est une Babel de toutes les nations, une ville des confins, plus tout à fait en France, mais pas encore à l'étranger » (1840 : 125). Cette caractéristique, unique en France, fournit une position culturelle propice à des individualisations identitaires. Ces individualisations permettent, non pas de créer une fragmentation malsaine, mais au contraire, de créer des multiplicités salutaires. Traditionnellement, Marseille est elle-même un espace entre-deux, entre la France et autre chose, elle a toujours été perçue comme n'étant pas vraiment la France, ainsi qu'on peut le voir dans *Tour de France* de Flora Tristan où elle écrivait en 1844 :

Plus je vois cette ville de Marseille et plus elle me déplaît. Cette ville n'est pas française. Il y a ici un ramas de toutes les nations, un Italien, un Grec, un Turc, un Africain et tous ceux de la côte du Levant. Ont-ils fait chez eux de mauvaises affaires, ils viennent à Marseille. Ces barbares des différents pays apportent dans leurs habitudes mercantiles des manières de faire plus ou moins juives et arabes. Il en résulte de tout cela que le commerce ici, en fait de fraude, de ruses, de fourberies ne le cède en rien aux plus grands forbans mercantiles du globe. Ce ramassis de banqueroutiers juifs et arabes et cette masse de filles publiques concubines de ces barbares. Devrais-je perdre le commerce du Levant que je chasserais cette corruption de la France. (2001 : 144)

Or, c'est justement cette caractéristique qui en a toujours fait sa force, force depuis peu découverte. Ce mélange ouvert qui a toujours fait peur tel un parasite à l'intérieur d'un corps hétérogène s'est soudainement transformé en richesse culturelle. Cette Étrangère en France a attiré l'attention nationale et internationale, plus particulièrement depuis les émeutes de 2005. Alors que les autres villes et banlieues du reste de la France s'enflammaient, Marseille était relativement calme – surtout si l'on considère sa taille et le grand nombre d'immigrés qui y vivent – et a ainsi suscité la curiosité du reste du monde; certains ont même envisagé le “modèle” marseillais. Mais, ce modèle n'est pas transposable car il est le résultat de spécificités toutes marseillaises et de la longue fermentation dé-constructrice de la non-reconnaissance de toute identité culturelle fixe et homogène. Marseille fut elle-même fondée sur ce principe lorsque la fille du roi autochtone Gyptis, choisit d'épouser un

étranger venu d'Asie Mineure, Protis. Ainsi a débuté la destinée multiculturelle de Marseille.

Marseille a toujours été une ville dans laquelle de nombreuses cultures différentes se côtoient et s'entrecroisent pour créer un quelque chose d'autre fluide qui varie selon les diverses fluctuations de population. Cette mosaïque de cultures a permis de développer un sens profond de différence par rapport au reste de la France à un tel point qu'être marseillais est revendiqué comme une nationalité par ses habitants. D'ailleurs, dans leur ouvrage *Plus marseillais que moi tu meurs*, Jocelyne Césari, Alain Moreau et Alexandra Schleyer-Lindenmann ont étudié ce phénomène et ont trouvé que tous les jeunes se considèrent Marseillais d'abord, avec un plus haut pourcentage pour les jeunes d'origine maghrébine. Pour ces derniers, se désigner en tant qu'Arabo-Marseillais, et se dire Marseillais d'abord dé-construit toutes les questions de nationalité nationale (française) et originelle (maghrébine) car « ils savent que, même ayant la nationalité française, ils ne sont pas forcément considérés par la société française comme de 'vrais' Français » (2003 : 29). Et, il apparaît que « l'identité marseillaise constitue incontestablement, et de manière extrêmement forte et prégnante, le référent majeur en matière d'identité sociale » (*Ibid.*, 50).

La culture qui s'est formée au cours des siècles est une culture méditerranéenne en accord avec la culture de ses multi-ethnies et qui est différente du reste de la France. À cet effet, lors d'une conversation avec Minna Sif, cette dernière m'a révélé que pour elle, il existe un endroit symbolique à Marseille, "Les pierres plates", à l'extrémité du Vieux Port; une sorte de plage des pauvres qui s'ouvre sur la Méditerranée et les navires en partance pour l'Algérie et qui définit bien la ville, une partie tournée vers la Méditerranée et l'autre tournant le dos au Nord. Ainsi, Marseille symbolise-t-elle une longue tradition de ville "étrangère" avec ses diverses vagues de migrations : italienne, espagnole, arabe, berbère, africaine, créole, vietnamienne et plus récemment, européenne de l'est, indienne, comorienne et chinoise. Il ne faut pas oublier les Gitans qui ne sont ni immigrés ni étrangers et qui font depuis longtemps partie de la culture de la région. Cette mosaïque culturelle est le patrimoine de tout Marseillais. C'est ainsi que dans *Méchantement berbère* la géographie marseillaise est un élément physique et symbolique primordial pour la nouvelle identité de Inna, le personnage central du roman. Cette géographie fonctionne comme

élément catalyseur des différentes données culturelles qui entourent et influencent Inna.

### **MÉCHAMMENT BERBÈRE**

Dans son livre, *Méchamment berbère*, publié en 1997 par les éditions J'ai Lu, Minna Sif traite avec humour et subtilité les tribulations d'une famille d'origine marocaine dans la ville de Marseille et notamment la transformation de la mère, Inna. Effectivement, au départ, la narratrice nous dévoile une mère qui assume le rôle de la femme ancrée dans les traditions marocaines. Mais, peu à peu, au fur et à mesure que Inna évolue à travers l'espace marseillais, la narratrice retrace son évolution psychologique jusqu'à ce qu'elle arrive à assumer sa propre destinée, libre de tout joug culturel. Cette œuvre, qui prend ses sources dans la vie même de l'auteure, traite plus particulièrement des éléments féminins de la famille : la mère, Inna et les trois sœurs : le Chameau, le Tonneau et la Merguez (des sobriquets donnés par le père). Quant aux éléments masculins : le père, le Vieux et les deux frères (l'aîné, Mohamed et Hassan), ils existent plutôt en tant que repoussoirs. D'ailleurs, le père, que l'on ne connaît que par l'appellation "le Vieux", n'existe dans le discours de la narratrice, le Tonneau, que par le biais du souvenir, où sa présence est déjà une non-présence, car il a très rapidement abandonné sa famille à Marseille pour retourner au Maroc et commencer une autre famille. Il symbolise donc l'ancrage dans la culture traditionnelle maghrébine, un choix spatial et identitaire fixe. Ce qui est important de remarquer dans la narration de la vie du reste de la famille est la ville de Marseille comme personnage faisant partie intégrante de cette vie, et plus particulièrement les rues qui constituent la géographie restreinte de tout immigré marseillais, surtout d'origine maghrébine.

La géographie sociale marseillaise se scinde en deux parties bien précises, à la fois littéralement et figurativement : les quartiers nord et les quartiers sud. À l'intérieur même de cette partie nord existe ce qu'on appelle 'le quartier Arabe', situé au centre-ville mais au nord de la Canebière, son artère centrale, frontière symbolique entre 'eux' et 'nous' (voir l'illustration). Or, c'est dans cette partie que la famille de la narratrice évolue. Comme l'illustre le plan de la ville, il s'agit d'un territoire très limité qui constitue un réseau d'action marginal. En effet, ces quartiers sont également les quartiers des prostituées, des dealers, et

d'autres groupes marginalisés, tout en étant au centre de la ville; d'ailleurs, lorsque les filles rêvent d'échapper à leur père, c'est pour rejoindre un cirque de Gitans, qui représente une double marginalisation. Le quartier dit de la Porte d'Aix est ainsi décrit :

Cette médina marseillaise, noyée par un flot continu d'immigrés, jaillit des bords de la Méditerranée. Une vague déferlante d'Algériens, de Marocains, de Tunisiens, qui se déployait tumultueusement depuis les quais du port de la Joliette, pour s'en aller se jeter jusqu'au travers d'un entrelacs de ruelles malpropres ornées de spectres d'immeubles à la façade crevée, avachie. Un monde étrange et biscornu constellé d'une myriade d'enseignes lumineuses : La Rose de Souss, Boulangerie de Blida, chez Ali Delon coiffeur pour hommes, Hammam Papazian et autres Délices de Djerba, Au Bonheur des dunes, ou encore Raymond Toutissus. Et dominant l'ensemble, l'arc de triomphe, planté dessus un carré d'herbe vérolé de pisse et de merde, baptisé la Pelouse... L'orgueil de tous les habitants. (MB<sup>15</sup> 21)

Cette description contient toute la symbolique de la géographie physique et psychologique des immigrés. Ils se trouvent non seulement dans une sorte de ghetto *de facto* pour habitants venant de tous horizons, mais encore dans un espace psychologique, entre deux pôles, leur pays d'origine et leur pays dit d'accueil. Cet entre-deux est représenté par des expressions qui évoquent deux bords dans un même mouvement, telles 'la médina marseillaise', 'Au bonheur des dunes', Ali Delon, et autres. Cet entre-deux linguistique traduit non pas un malaise mais au contraire, une appropriation de la langue des deux bords qui permet une dynamisation de la langue française. Un autre aspect important de cette description est évoqué par les expressions 'entrelacs de ruelles' et 'dominant l'ensemble, l'arc de triomphe'. Cette image de labyrinthe surplombé par un monument symbolique de l'empire de Napoléon III – au cœur de la grande époque du colonialisme français – offre une géographie panoptique qui se réfère à la fois à la structure d'une prison, les ruelles étant les cellules, et l'arc de triomphe, la tour de surveillance, et à la structure des tests auxquels doivent se prêter les rats de laboratoire, les ruelles étant le labyrinthe, et l'arc de triomphe, les scientifiques qui observent et qui contrôlent. Cette géographie générale se sous-divise en deux autres géographies, une géographie extérieure et une géographie intérieure, l'extérieure étant un espace féminin et

---

<sup>15</sup> Toutes les références au roman *Méchamment berbère* seront désormais indiquées entre parenthèses par le sigle MB, suivi du numéro de page.

l'intérieure, un espace masculin, ce qui suggère un certain renversement de la structure de la famille maghrébine traditionnelle.

## LES FEMMES

L'immeuble qu'occupe la famille est peuplé de femmes et d'enfants plus ou moins abandonnés à leur sort par leurs maris et pères, soit parce qu'ils les ont quittés ou parce qu'ils sont morts au travail, soit parce qu'ils sont symboliquement absents par leur passivité. Cet immeuble auquel la narratrice se réfère seulement par l'adresse, 7 bd des Dames (jamais chez nous), incarne son propre monde féminin qui, malgré l'image évidente d'un séraïl où sont en principe confinées les épouses (et qui ici appartient à la compagnie Sonacotra), symbolise en fait la liberté nouvellement acquise de ces femmes. Il est à noter que cette liberté a été acquise, paradoxalement, grâce à leur mari maghrébin et à l'administration française :

Seulement Inna, depuis qu'elle se dégourdissait au contact de la ville, eh bien, elle ne se laissait plus manger sa part de colère en silence. Le Vieux, il en revenait difficilement de toute l'ordure qu'elle lui expédiait en travers les gencives. Bien sûr qu'il ne pouvait plus la battre comme autrefois. Parce que Inna, elle n'avait plus honte désormais d'afficher la couleur de son ressentiment. Et quel raffût nom de Dieu ! (MB 91)

Les femmes ont ainsi créé leur propre espace à l'intérieur de l'interstice entre leur culture d'origine et la culture de leur nouveau pays, tout en demeurant à l'intérieur de deux espaces restreints, l'immeuble et le quartier. Ce sont les femmes qui bougent à l'intérieur du labyrinthe littéral et symbolique, délimité par les démarches administratives et leur lieu de travail, c'est-à-dire par une certaine migration, qui est le lot de tout immigré. Migration car, d'une part, toute personne qui a eu affaire à la bureaucratie française sait qu'il est nécessaire d'effectuer plusieurs trajets pour tout formulaire administratif, et très souvent pour le même formulaire, ou même pour toute obtention de renseignement. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que ce quartier est également le quartier des prostituées, appelées aussi péripatéticiennes, du mot grec péripateuein, voulant dire « se promener ». D'autre part, ces femmes ne sortent de ce périmètre que pour se rendre à leurs lieux de travail au-delà de la Canebière. Par exemple, Zohra, une des voisines de Inna, franchit cette frontière seulement la nuit, pour se rendre à un cabinet d'avocat situé 11, rue Saint Ferréol, afin de le nettoyer. De cette façon elle ne tache pas de sa présence la géographie des non-Arabs. Une autre

voisine, Zoubida, est “autorisée” à se déplacer dans les quartiers Sud lorsqu’elle rend visite à son mari à la prison des Baumettes, mais il s’agit en fait d’un autre enfermement dans un autre monde des immigrés : la prison.

Par contraste, le Maroc existe géographiquement seulement pour la nostalgie de la mère, non pas comme un possible retour. D’ailleurs, il lui serait impossible de retourner tant que son mari ne l’a pas répudiée car elle y perdrait sa liberté fraîchement acquise. Elle se contente alors de reproduire cet attachement par le biais de danses dans son appartement et de conversations avec l’une de ses voisines, Mme Alice, une juive marocaine qui connaît bien la région de l’Adrar et qui parle aussi le berbère :

Madame Alice, elle, possédait un accent, un accent rare, une langue fluide qui s’échappait d’entre son dentier pour s’en venir chantonner aux oreilles émerveillées de Inna. Et Inna, jamais elle n’était dupe, c’était pas le genre à se laisser entraîner pour de rien, elle le savait toujours quand elle en tenait pour du costaud, du solide sous le nez. Alors, du parler de Madame Alice, elle en redemandait tout son saoul. Elle voulait, quoi, en tenir pour son compte. (MB 20)

Alors que la mère s’échappe mentalement de l’espace du Boulevard des Dames grâce aux évocations de sa région natale au cours des entretiens avec Madame Alice, ces mêmes évocations représentent un manque de liberté pour ses filles : « Non vraiment, on n’en menait pas large au 7 Bd des Dames, nous autres. D’autant que Inna ne nous épargnait guère les détails de notre vie prochaine au Maroc. Merde ! Mariées à treize ans, enceintes à quatorze et battues à partir de quinze ans (MB 48). Les trois filles étant nées en Corse, elles sont françaises de naissance et leur vocabulaire est bien ancré dans la culture marseillaise comme le montrent les expressions typiques suivantes : bisquer, tomettes, blagueur, pardi, pour de rien, caguer, fourbi, minot, caillasse, esquette, néguer. En conséquence, leur géographie mentale est différente. Le pays physique de leurs parents (le Maroc) est un pays étranger et leur pays physique (la France) ne l’est pas, mais leur pays psychologique n’est pas encore bien établi. Il existe chez elles un certain non-équilibre, une certaine étrangeté due à la perception par l’Autre. Cette étrangeté vient de leur géographie physique (et en partie psychologique) délimitée par le regard des autres. C’est la raison pour laquelle, à la conclusion du roman, une fois devenues adultes, les trois filles quittent Marseille, sortent complètement de la géographie de leur enfance, afin de pouvoir trouver une liberté complète à Paris, ce qui

représente en quelque sorte un espace neutre à partir duquel elles peuvent se trouver.

## INNA

Inna, signifiant "maman" en berbère, est le pilier de la famille. Elle symbolise force et protection non seulement pour sa famille, mais aussi pour le "village" du 7 Bd des dames, ainsi que pour toutes les femmes battues (soit par les hommes soit par d'autres femmes) avec lesquelles elle entre en contact. Elle supplante son mari faisant preuve d'une détermination puissante qui fait défaut au maître de la famille. Le mari/père s'illustre par une magistrale faiblesse, se comportant en maître tyrannique envers toute la maisonnée, sans réussir à s'imposer véritablement. Par contre, la mère Inna ne fait pas beaucoup de bruit, ne dit pas grand-chose mais elle est la véritable force de la famille et en est le principal actant qui va bouleverser la structure familiale maghrébine traditionnelle. Elle ne se rend compte de cette force que lorsque son mari, le Vieux, les quitte, mais les lecteurs en sont conscients tout le long de la narration et ce dès la deuxième phrase du texte :

Alors, finalement c'était bien la vérité de Dieu que Hasma niquait avec le Kabyle du deuxième, notre palier à nous autres. Depuis trois nuits déjà, Inna se tenait l'œil en planque à travers une fente de la porte... Inna a brutalement ouvert la porte. Sur le palier, Hasma bégayait des explications confuses, une lampe de poche serrée entre les doigts... (MB 7)

Ce premier paragraphe, qui sert de présentation au personnage central d'Inna, annonce sa future omniprésence dans le texte ainsi que ses principales caractéristiques : son fort caractère et sa mission de protectrice. Cette scène nous montre une Inna indignée par les actions de sa voisine Hasma, veuve et mère de dix enfants. Inna ne se contente pas d'être outrée, elle passe à l'action. Au niveau de l'histoire, les lecteurs voient Inna comme une épouse maghrébine stéréotypiquement soumise : mariée à 13 ans à un homme de vingt ans son aîné, enceinte dès la première année, mère de cinq enfants, battue, bafouée, abandonnée par son mari qui prend deux autres épouses encore plus jeunes qu'elle; mais au niveau des structures narratives, de nombreuses caractéristiques du texte montrent son potentiel de femme libre et indépendante et sont prémonitoires de la prise de conscience de sa véritable identité de femme qui n'a besoin de personne. La première caractéristique annonciatrice de cette force dont elle n'est pas consciente

est le fait que très rares sont les moments où Inna n'est pas présente. Elle est omniprésente non seulement dans la vie de sa famille mais encore de celle de tous ceux qui l'entourent. À l'instar de *Pincipit* du texte, elle intervient constamment lors de disputes et "bagarres" (MB 7) et en impose aux autres du haut de ses un mètre soixante treize. Inna défend ses voisines lorsque des hommes les battent, elle se rebelle contre les secrétaires qui travaillent dans les bureaux qu'elle nettoie, elle intervient dans les bagarres entre femmes au hammam de l'Arménienne ou encore elle « ne courbait pas l'échine devant les dames des guichets... Les vilaines dames planquées derrière leurs guichets, elles tremblaient de toute leur cellulite de se voir traiter pareil qu'un paquet de merde. » (MB 100)

De plus, Inna symbolise une certaine force virile par le seul fait qu'elle jure constamment. Effectivement, Lila, une des filles de sa voisine Hasma, reçoit le sobriquet de 'l'homme' car elle ne sait parler sans dire des gros mots, or, quelques lignes plus loin, il nous est révélé que Inna jure à tort et à travers : « Elle ne savait pas se retenir. Par exemple, il lui suffisait de laisser tomber par mégarde une assiette ou un verre pour lâcher un brutal "bitte" ou "vagin" en berbère. C'étaient ses "zut" à elle » (MB 9). Elle ignore encore cette force stéréotypiquement associée à la virilité mais cet aspect associé à la description physique de Inna la rend on ne peut plus évidente aux lecteurs. La force psychologique de Inna exsude de son physique. Sa haute stature ainsi que les traits de son visage, accompagnés d'une attitude que l'on peut qualifier de stoïque, marquent les lecteurs de façon indélébile :

(...) Inna se touchait beaucoup la figure; une magnifique face d'Indienne Comanche, couronnée d'épaisses tresses brunes. Le meilleur, ça restait son front large qui abritait d'immenses yeux noirs, ses pommettes saillantes ses dents parfaitement blanches qu'elle brossait en mâchouillant des racines de *tsouik*. (racine au gout de réglisse). (MB 22)

Ce portrait de véritable princesse guerrière tout en dignité inspire respect et confiance. Les lecteurs sont face à une femme qui n'a peur de rien et qui peut les protéger. Plus loin dans le texte, ses yeux seront même comparés à des lance-flammes (MB 43). Nous voyons ainsi qu'elle est bien équipée pour faire face à tout défi.

Un autre élément de la narration, révélateur de la force dont elle ne prendra conscience que plus tard, est l'utilisation incessante de « bien sûr » et « pardi », son synonyme marseillais. De l'avis de la narratrice, cet usage fréquent insiste sur l'évidence de la force et de l'esprit

d'indépendance de sa mère, tandis qu'il faudra du temps à cette dernière pour s'en rendre compte. En voici quelques exemples :

Pardi, les femmes de la tribu de Achtouknes sont réputées dans le Sud marocain pour leur indépendance d'esprit. Des guerrières chleuhs qui pourchassaient le gland d'arganier jusque très loin à travers les plaines de l'Adrar et sans jamais crier fatigue ! « Des salopes qui piétinaient le devoir d'obéissance et de soumission à l'homme », hurlait le Vieux. (MB 15)

Bien sûr que Inna, toujours elle a refusé de se laisser avoir par la vie. (MB 23)

Bien sûr qu'elle aurait désormais les coudées franches. (MB 42)

La force de caractère de Inna traverse même la Méditerranée et inspire la crainte chez les deux nouvelles épouses du Vieux. Lorsqu'elle se rend au Maroc en 1995 lors de la mort de son époux, elle est toujours la première femme puisqu'il ne l'avait jamais répudiée et en tant que telle elle exerce un certain pouvoir sur les autres, mais également, son mythe de force de la nature l'a précédée :

Au fond, Inna leur paraissait bien plus redoutable que le Vieux. [...] Il courait sur son compte des légendes terribles. Comment elle avait battu le Vieux avant de le ficher à la porte; comment elle tenait haut la main un cabaret à putes dans les bas-fonds marseillais [...] (MB 168-69)

Cette puissance mythique ne vient pas bien sûr de la réalité mais d'une extrapolation basée sur sa force virtuelle telle qu'elle est ressentie par ceux qui la côtoient. Par contre, la prise de conscience par Inna de ce que la narratrice, ceux qu'elle a côtoyés et les lecteurs connaissent déjà, se met au grand jour en une magnifique apothéose sous la forme d'une tirade qui commence à la page 175 et se termine à la page 177. Cette explosion de mots et de rage n'est pas sans évoquer l'image d'un geyser contenu sous terre pendant une éternité. Il s'agit d'un flot incessant de puissance et d'affirmation de soi en tant que femme indépendante qui refuse de se laisser commander par toutes les coutumes et autres règles qui ont longtemps régi sa vie. Elle se révolte enfin ouvertement, non plus en agissant mais en prenant la parole. Régnant sur les mots, elle réapproprie son identité et sa liberté :

Inna n'avait pas mâché ses mots après le départ des haddoules. « Et bien, non ! Je ne veux pas lui pardonner. Allah connaît ma décision (...) et si je ne craignais pas tant la police marocaine, je me rendrais sur sa tombe. Je disposerais, dessus le monticule de caillasse durcie, un énorme tas de petit bois et j'y mettrais le feu, avant de danser autour en poussant des youyous comme pendant l'Ahwache berbère ... Mais le meilleur, ce sera quand j'irai le retrouver. Il ne se doutera de rien d'abord. Puis, je m'avancerai

doucement, je lui ferai un grand sourire avant de lui cracher fort dessus la figure. Voilà, c'est ça mon pardon !» (MB 175-77)

Ce feu d'artifice de paroles et d'esprit d'indépendance se trouve vers la fin du texte, et bien que le texte ne finisse pas sur cette longue tirade, il s'agit de la fin de l'omniprésence de Inna. Les dernières pages du texte sont consacrées au sort de ses trois filles. Son omniprésence n'est plus nécessaire car Inna a enfin atteint son potentiel.

## LES HOMMES

Le côté masculin de la famille est influencé par la géographie de façon définitive. Le père représente la géographie marocaine bien établie, le frère aîné, Mohamed, choisit la France sans aucune réserve, et l'autre frère, Hassan, se trouve dans les limbes de la folie.

À Marseille, le père est le maître tyrannique de la maison, suit les traditions marocaines et a même, selon ses dires, fait le pèlerinage à la Mecque. Il n'a de nom que Le Vieux. Il rationne tout pour sa famille, y compris la nourriture et les vêtements. Nous comprenons pourquoi lorsqu'il abandonne un jour de 1977, sans prévenir, sa famille à Marseille, afin de retourner au Maroc et recommencer une autre vie avec deux nouvelles épouses, sans jamais répudier Inna. Sa présence n'est évoquée que par le biais du souvenir après son départ : « Le Vieux était désormais d'une absence omniprésente. » (MB 63). En effet, il est représenté comme une entrave à la liberté du reste de sa famille et semble régner en despote. Lorsque la narratrice parle des souvenirs qu'elle a de son père, il est rarement hors de la maison (renversant ainsi le stéréotype du rôle masculin), sauf pour choisir un mouton pour l'Aïd-El-Kebir et pour faire les poubelles afin de trouver des vêtements pour la famille. D'autre part, lorsqu'il est vraiment hors de la maison, c'est pour s'enfermer dans la vie traditionnelle marocaine une fois de retour au pays, traditions qui ne conviennent pas du tout à ses filles, qui à sa mort vont pour la première fois au Maroc. Ainsi que le précise la narratrice lorsqu'elle assiste à l'enterrement du père,

Nous autres, on épiait la scène depuis une fenêtre entrouverte. Les femmes, là-bas, sont considérées pareil que des clandestins. Il n'y a pas de régularisation possible pour elles car leur sexe les désigne comme naturellement irrégulières. Elles se rattrapent comme elles veulent derrière les hauts murs de leur cuisine. (MB 171)

Pour elles, cette géographie restreinte n'offre aucune possibilité de liberté, ni physique, ni psychologique. Par ailleurs, cet épisode a une

valeur symbolique car il démontre qu'elles ne peuvent observer la culture du père qu'une fois que ce dernier est décédé, c'est-à-dire une fois complètement libérées de la présence de son absence, une fois établie l'absence de son absence.

Quant au frère aîné, il a choisi l'assimilation. Ainsi, sa géographie s'est-elle déplacée du centre vers un quartier du sud de la ville (c'est-à-dire un quartier de non-immigrés). Il habite désormais à Mazargues, dans une villa, a pris un prénom français, a un mas à Lourmarin, dans le Luberon, où d'ailleurs est enterré Albert Camus, a un Berger Allemand, chien symbole des 'Gaulois' et mange même du cochon. Or, comble de l'ironie, il est le seul enfant à être né au Maroc. Cependant, lorsque ses sœurs et sa mère lui rendent visite, elles éprouvent un certain malaise et se sentent obligées de participer au nettoyage telles des servantes plutôt que comme des membres de la famille à part entière :

Il réussissait du côté de Mazargues, un coin chic de Marseille, parsemé d'avenues ombragées qui abritent des villas à grandes grilles avec chiens gueulards embusqués derrière les bégonias.( . . . ) Nous, il fallait que l'on se fasse oublier en se rendant utile. On se déchaînait sur la vaisselle et les vieux cuivres. On tenait le chiffon de laine haut la main. On pourchassait la poussière. À table, au centre du jardin, nous en laissions la moitié au fond de l'assiette pour bien montrer combien nous étions polies pour des gosses de Maghrébins. (MB 109)

Le frère aîné, en choisissant le bord français de façon définitive, est devenu l'Autre de part la location géographique de sa maison. Ce simple fait classe automatiquement les sœurs dans le bord opposé. Aucun élément du texte n'indique que le frère les traite comme des servantes, mais ce seul choix géographique impose une certaine frontière psychologique. Or, il existe ici un renversement géographique ironique. Les sœurs qui se comportent comme des maghrébines au service d'un "Français" adoptent le rôle traditionnel des femmes maghrébines qui se doivent de servir les hommes. Cette caractéristique permet ainsi de déconstruire toute idée d'appartenance identitaire fixe qui nie l'indépendance et la liberté. Ce que les filles n'avaient pas encore atteint à cette époque-là elles atteindront plus tard à l'âge adulte. La déconstruction basée sur cette ironie des renversements des rôles qui mettent la culture française et la culture maghrébine dos à dos symbolise leur future liberté multiculturelle. La géographie du frère ne facilite pas non plus la liberté de mouvement pour les filles car elles doivent se comporter conformément à ce qu'elles pensent être les attentes du frère devenu pour elles un étranger. Ce frère qui est sorti du "quartier arabe"

pour ‘émigrer’ dans les quartiers sud est devenu un Français à part entière et a même honte de sa famille :

D’abord il avait drôlement honte de notre dégaine. La djellaba de Inna et nos tresses épaisses en jetaient au milieu du salon. On pouvait avec nos allures étranges lui porter la poisse dans son ascension vers le succès. Merde ! ... Oui, il était temps d’ouvrir les yeux sur notre situation en s’évitant toutes sortes de désillusions pour plus tard : on puait de partout l’immigré, voilà la vérité vraie ! (MB 109)

En fait, il représente l’autre bord de leur géographie : la société française, et même les autorités françaises, symbolisée par le Berger Allemand, chien typiquement associé aux policiers. La perception que la mère Inna et les trois sœurs ont du frère aîné en tant qu’Autre français le place automatiquement dans une position panoptique. En tant que Français, il appartient au monde qui a le pouvoir de surveiller et la possibilité de punir. Nous pouvons également voir ce panoptisme symbolique si nous observons la géographie restreinte du monde quotidien de Inna et des trois filles au centre de Marseille<sup>16</sup>, c’est-à-dire une enceinte qui évoque la structure d’une prison. Dans cette géographie, la Canebière, qui est une avenue centrale et métonymique de la ville de Marseille, sert de frontière entre le monde des Maghrébins et celui des Français, plaçant ainsi une barrière psychologique entre les deux. Puisque le frère aîné représente à leurs yeux la France, on l’associe, conséquemment, au pouvoir et à l’autorité administrative français.

L’autre frère, Hassan, a sombré dans la folie. Cette folie représente le malaise de l’impossibilité de faire un choix géographique. Hassan devient le symbole de ceux qui passent leur vie dans les limbes culturels et qui, au lieu de leur procurer une liberté géographique et identitaire – à l’instar d’Inna et des trois sœurs – les sombrent dans la folie, c’est-à-dire dans un malaise constant provoqué par l’emplacement entre deux cultures. Alors que cette position entre-deux permet à la mère Inna et à ses sœurs de créer leur propre culture, une culture libre et multiple, Hassan, lui, ne peut ni choisir l’une ou l’autre des cultures de base ni créer une identité multiculturelle. Il a son propre espace, mais il s’agit d’un espace dont il n’a pas conscience, ce qui en fait annule toute possibilité de liberté. Il va sans cesse d’un bord à l’autre :

Enfin nous autres, nous vivions au milieu de cet enfer comme on pouvait.

Il n’y avait pas d’endroit dans la baraque pour se cacher de la violence

---

<sup>16</sup> Voir le plan de la ville.

d'Hassan. Alors nous ramassions des coups par-ci par-là au hasard de ses crises. Il devenait terrible avec nous. (MB 124)

et

De ces virées nocturnes, Hassan, il rentrait dans un état léthargique qui durait plusieurs jours. On était ravies, on essayait de rattraper le temps perdu ; on allumait la télévision. (MB 125)

D'une part, il se comporte comme son père et bat ses sœurs, symbolisant ainsi le côté maghrébin du contrôle des femmes par les maris, pères et frères, et d'autre part son indifférence léthargique symbolise en quelque sorte le côté français pour lequel elles sont invisibles et donc placées dans un endroit où elles sont libres à l'intérieur d'un espace restreint. Par contre, le frère aîné rejette complètement Hassan « comme on le ferait d'un sans-papiers » (MB 127). Il a honte de lui comme il a honte de ses sœurs et de sa mère, et de plus il ne peut accepter le non-choix car il a choisi l'assimilation en rejetant complètement tout ce qui est maghrébin, y compris sa famille.

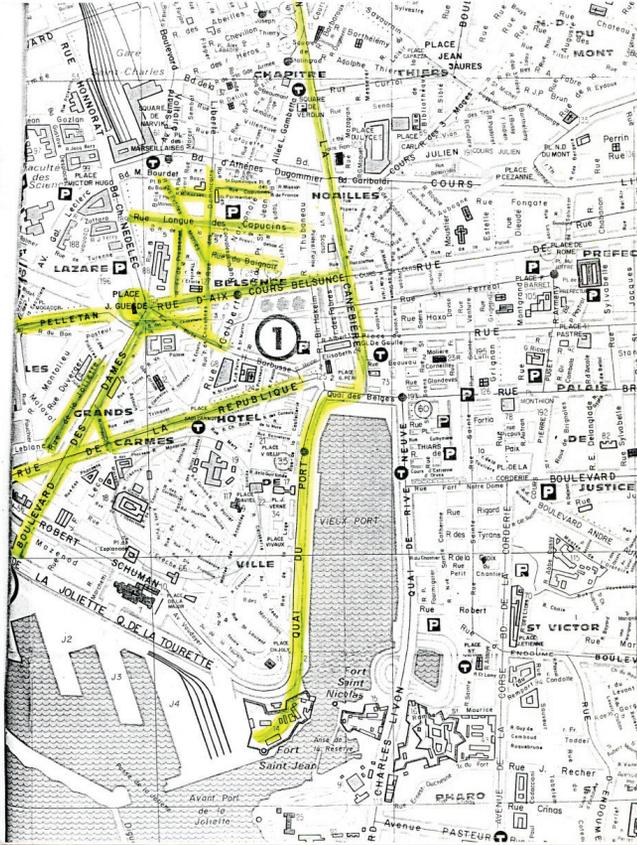
## CONCLUSION

Comme nous venons de le montrer, seuls les éléments féminins de la famille, Inna et ses filles, ont réussi à créer leur propre espace de liberté à l'intérieur d'une géographie restreinte, en choisissant la migrance. Elles ont consciemment choisi de n'appartenir ni à l'identité totalement française, comme le frère aîné, ni à l'identité complètement maghrébine, comme le Vieux. Elles n'ont pas non plus choisi les limbes de l'entre-deux, ce qu'a fait Hassan. L'entre-deux géographique et psychologique qu'elles ont choisi s'avère être un espace d'appropriation de l'identité individuelle, non pas un espace de malaise identitaire; c'est un espace multiple aux paramètres identitaires qui leurs sont propres et qui échappent à toute étiquette fixe. L'espace féminin du quartier qui permet cette libération est un espace tout en puissance : « Bon sang ! Toutes elles possédaient de quoi remplir les annales de l'Histoire, de quoi faire péter la planète sociale. Des histoires à se planquer toute une vie au fond d'une grotte tellement c'en était injuste. » (MB 135)

Toutes ces femmes bafouées par leurs époux et par les circonstances sociales ont malgré tout trouvé la force de prévaloir dans cette géographie marseillaise limitée par la faiblesse violente des hommes (maris, pères, frères), mais aussi par leur aliénation au sein de la société française. Paradoxalement, c'est grâce à ce double enfermement qu'elles atteignent leur liberté par une migrance

psychologique et par-là même géographique, à l'instar de la réaction de Inna lorsqu'elle apprend la mort de son mari : « Lorsque j'ai su sa mort, j'ai aussitôt pris le deuil. Et avec quelle joie je me suis pavanée en blanc, de la tête aux pieds, à travers les rues de Marseille (MB 176). Cette citation symbolise à elle seule tous les paramètres de la liberté féminine atteinte par le biais de la migration. En un mouvement symbolique, Inna prend ainsi possession de sa géographie marseillaise affirmant une identité entièrement libre de son mari, dont la géographie est marocaine. Tout comme la ville de Marseille qui voit l'épanouissement d'un dynamisme créatif bien particulier grâce au contact entre toutes les cultures qui la composent – car les échanges créent obligatoirement une autre culture – Inna trouve, grâce à cette ville, la force de se forger une identité libre de toute spécificité culturelle fixe. Elle ne nie ni sa culture marocaine ni son identité française, car ce sont des identités indépendantes des règles et coutumes qui ne lui conviennent pas. En bref, à l'instar de la ville de Marseille, elle n'est pas tout à fait française mais pas non plus étrangère.

*Illustration* : Plan du Centre de Marseille. Indiqué en couleur renforcée à gauche, le périmètre à l'intérieur duquel Inna se déplace.



---

## Ouvrages cités

- ABOU SADA, Georges. *Génération issues de l'immigration*. Paris : Arcantères, 1999.
- AMAR, Marianne et Pierre MILZA. *L'Immigration en France au XXe siècle*. Paris : Armand Colin, 1990.
- CÉSARI, Jacqueline *et al.* *Plus Marseillais que moi tu meurs*. Paris : l'Harmattan, 2003.
- ÉTIENNE, Bruno. "Fondement du Politique en Méditerranée". *La Pensée de midi*. Actes Sud 7.1 (2002) : 51-63.
- FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard, 1975.
- MALAQUAIS, Jean. *Planète sans visa*. Paris : Phébus, 1999.
- SIF, Minna. *Méchantement berbère*. Paris : J'ai lu, 1997.
- TEMIME, Emile et Farid ATAR. *Migrance : histoire des migrations à Marseille*. Tomes 1, 2 et 3. Marseille : Édisud, 1994.
- TRISTAN, Flora. *Le Tour de France*. Paris : Indigo & Côté Femmes Éditions, 2001. [1844]